

# Françoise VERGIER

Revue de presse (extraits)



[galeriepapillonparis.com](http://galeriepapillonparis.com)  
[contact@galeriepapillonparis.com](mailto:contact@galeriepapillonparis.com)  
13 rue Chapon 75003 Paris  
+33 (0)1 40 29 07 20

“Le symbole sculpté de la place Tahir”, in Libération, 9 janvier 2015, p.32

LIBÉRATION VENDREDI 9 JANVIER 2015



## Le symbole sculpté de la place Tahrir

Le Caire, samedi 17 décembre 2011, lors d'une manifestation contre le régime, une jeune femme à demi dénudée est trainée au sol par des soldats. La vidéo de la scène se répand comme une trainée de poudre sur le Web. Selon Françoise Vergier, la victime «*devient ainsi le symbole du mouvement insurrectionnel du peuple égyptien, mais aussi du comportement agressif et du harcèlement sexuel masculin envers la femme. Le lien, entre ma préoccupation artistique et ce mauvais traitement, m'a en quelque sorte sauté aux yeux*».

Partant de là, l'artiste née en 1952, a réalisé deux sculptures en plâtre à échelle humaine de la femme dévêtue, allongée sur le dos, dans un état de torpeur, les bras levés. La blancheur des corps contraste avec des stigmates, évocation des coups reçus. Sur les murs, la scène est reproduite au fusain, au pastel, à la gouache, avec le sous-vêtement d'un bleu éclatant toujours au centre de ces compositions. **D.Po.** PHOTO B. LAURENDEAU  
Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, 75003. Jusqu'au 17 janvier. Rens. : 01 40 29 07 20.

“Dans les galeries, les « printemps arabes » font fleurir des œuvres”, Philippe Dagen, in Le Monde, 6 décembre 2014

## Dans les galeries, les « printemps arabes » font fleurir des œuvres

LE MONDE | 06.12.2014 à 09h20 • Mis à jour le 06.12.2014 à 19h28 |

Par Philippe Dagen



La Vénus de la place Tahrir, œuvre de Françoise Vergier. Courtesy Galerie Claudine Papillon. | DR

Cet été, le Musée d'art contemporain de Nice montrait les quatre longs polyptyques que Stéphane Pencreac'h a consacrés à la Tunisie, l'Égypte, le Libye et le Mali, peintures d'histoire où affleurent les images d'actualité vues sur le Net. Ils seront exposés avec des œuvres nouvelles à l'Institut du monde arabe, à Paris, en mai 2015.

Au même moment, Françoise Vergier achevait les sculptures et les œuvres sur papier de son exposition « La fille au soutien-gorge bleu ». Le titre renvoie aux images d'une manifestante, le 17 décembre 2011, place Tahrir, au Caire. Agressée, à demi dénudée, elle est traînée sur le sol par des soldats. « *L'image a fait le tour du monde, rappelle l'artiste, elle est devenue symbolique du mouvement insurrectionnel du peuple égyptien, mais aussi du comportement agressif et du harcèlement sexuel masculin envers la femme lors de ces événements – une soixantaine d'agressions en quatre jours.* »

En partant de cette vidéo, Françoise Vergier est allée vers de grandes sculptures de figures féminines allongées sur le dos, en déséquilibre, les bras levés, nues, sans défense. On songe à la statuaire antique, mais la peau de plâtre blanc de ces femmes renversées porte des marques qui font songer à

“Dans les galeries, les « printemps arabes » font fleurir des œuvres”, Philippe Dagen, in Le Monde, 6 décembre 2014

des coups. Les entourent des œuvres associant pastels et gouaches, toutes composées autour de la forme et de la couleur vive du soutien-gorge. Dans l'une d'elles, un cercle de néon blanc trace une auréole lumineuse autour de lui, faisant glisser l'œuvre du profane vers le sacré – de la profanation du corps vers sa célébration. L'événement contemporain et l'histoire de l'art se réunissent.

## Lames de cutter

Au même moment encore, Adel Abdessemed prépare son exposition actuelle, « Solo ». Une sculpture en est l'œuvre centrale. Un homme s'apprête à en égorger un autre, agenouillé. Leurs figures sont entièrement faites de lames de cutter, accumulées par centaines et assemblées de manière à modeler les deux corps. Au premier regard, on pense aux otages égorgés de Syrie, d'Irak et d'Algérie.

On y pense d'autant plus qu'Abdessemed a, par le passé, très souvent déjà fait référence à l'actualité : femmes voilées, barques de migrants vers Lampedusa, travailleurs forcés du Golfe, attentats. Dans un deuxième temps, il apparaît que ce groupe reprend une toile de Caravage, *Le Sacrifice d'Isaac*. L'hommage est explicite et avoué. Ici, à nouveau, actualité et histoire de l'art se rejoignent. Il en est de même des fusains d'Abdessemed, qui en appellent à Géricault et Delacroix, et de ses bas-reliefs en marbre noir ou blanc, où il prend le risque d'en revenir à des matériaux d'autrefois pour y faire apparaître des motifs d'aujourd'hui.

Les révolutions arabes sont en train de devenir un sujet de création de plus en plus pressant. Incrire dans des œuvres ces événements tragiques conduit les artistes à réactiver et renouveler des formes et des modes d'expression qui semblaient appartenir au passé et sont précipitées dans le présent.

---

« La fille au soutien-gorge bleu », [Galerie Claudine Papillon](http://www.claudinepapillon.com/) (<http://www.claudinepapillon.com/>), 13, rue Chapon, 75003 Paris. Tél. : 01 40 29 07 20. Du mardi au samedi, de 11 h à 19 h. Jusqu'au 17 janvier.

---

« Solo », [galerie Yvon Lambert](http://www.yvon-lambert.com/) (<http://www.yvon-lambert.com/>), 108, rue Vieille-du-Temple, 75003 Paris. Tél. : 01 42 71 09 33. Mardi et mercredi de 10 h à 13 h et de 14 h 30 à 19 h ; du jeudi au samedi de 10 h à 19 h. Jusqu'au 20 décembre.

---

**Philippe Dagen**  
Journaliste au Monde

**L'oeil EN MOUVEMENT**  
**ACQUISITIONS**

**DOMINIQUE BOZO**

Sans Dominique Bozo (1935-1993), le parc de sculptures qui entoure le LaM ne compterait pas les Picasso, Lipchitz et Calder monumentaux qui font aujourd'hui sa renommée. Son soutien fut essentiel afin d'obtenir ces dépôts prestigieux du Musée national d'art moderne dont il était le directeur. Généreux, Dominique Bozo le fut encore à son décès en léguant au musée sa bibliothèque riche de livres d'artistes dédiacés, de dessins et de lithographies des années 1960-1990.

**1989**

Dernier « ventre » d'une série commencée dans les années 1980 par Françoise Vergier, qui poursuivait alors des recherches sur la fragmentation du corps féminin.

Cette ultime version fut conçue spécialement pour Dominique Bozo, désolé de n'avoir pu en acquérir un exemplaire plus tôt.

**Y**

La première lettre du titre fait référence à l'acte de naissance du tableau (la demande de D. Bozo), au chromosome masculin de son instigateur, mais aussi « au principe de deux choses qui tout à la fois se rejoignent ou se séparent selon qu'on le lit de bas en haut ou de haut en bas, dualité fondatrice pour l'artiste ».

**9 000 €**

Un prix préférentiel consenti par la galerie Claudine Papillon (Paris) et les descendants de Dominique Bozo qui souhaitaient, par ce geste, honorer l'action du conservateur, premier propriétaire de l'œuvre, qui fit beaucoup pour le rayonnement du LaM. Reconnaisante à son tour, la société des Amis du musée a pourvu à la totalité de la somme demandée.

**ART SINGULIER**

De nature hybride, *L'Ydée du tableau* illustre la singularité même de l'œuvre de Françoise Vergier. Son support de bois massif, bombé, est recouvert d'une couche de peinture fixée sous verre. Des lames de rasoirs entaillent la surface abdominale privée ici de nombril. Le « reliquaire » est « à mi-chemin entre le raffinement le plus extrême et l'étrangeté la plus dérangeante ». Ce paradoxe n'est pas sans se référer au surréalisme d'une Meret Oppenheim ou d'un René Magritte présents sur les cimaises du LaM depuis la donation fondatrice de Jean et Geneviève Masurel. Ce « tableau sculpture » fait également écho à la collection d'art brut du musée en raison de sa nature résolument atypique. Son acquisition vient, en outre, compléter le fonds d'artistes femmes du LaM qui, avec Françoise Vergier, née en 1952, comble une lacune de la manière la plus originale et convaincante.



**Françoise Vergier**  
**L'YDÉE DU TABLEAU**

Françoise Vergier,  
*L'Ydée du tableau*,  
1989, LaM,  
Villeneuve-d'Ascq.  
© Photo: Michel Bourgois.

Une œuvre des plus singulières vient d'entrer au Musée d'art moderne et contemporain de Villeneuve-d'Ascq. Une acquisition hommage à l'un des soutiens historiques du LaM. PAR BERTRAND DUMAS



## PERTURBATIONS AU MUSÉE FABRE

Présenter de l'art contemporain dans un musée qui, par définition, n'en montre pas, est devenu une pratique bien trop courante pour être encore audacieuse. À moins que le propos de l'exposition en vaille la peine et permette d'instaurer un dialogue cohérent entre le décor environnant et les œuvres présentées... C'est ce que l'exposition *Perturbations*, organisée par Ateliers d'Art de France et le Musée Fabre de Montpellier, réussit à faire.

Artistes de l'exposition :  
 Agnès Debizet, Kuldeep Malhi, Anne-Marie Casenaz, Eric Hibelot, Fanny Laugier, Emma Chalès, Atelier Polyèdre, Mimi Joung, Anne-Lise Rioud-Sibony, Daphne Corrigan, Marion Auburtin, Géraldine Wembeugh, Emille Sarre, Lene Boelke, Elsa Sahal, Amy Jayne Hughes, Françoise Vergier, Françoise Quardon, Patricia Glave, Frédéric Pagaco, Yoshimi Futamura, Akio Takamori, Stephan Hasslinger, Tia Maskainen, Christina Bothwell, Magali Riou, Sinteré Sijmqaant, Pipaluk Lake, Michel Gouéry, Isabelle La Guillou, Isabelle Pons, Pierre Spamina.

Michel Gouéry  
 Un cas de fusionnisme,  
 2012. H. 131 cm.  
 Agnès Debizet  
 Perturbation de façade,  
 2012.

Quatre-vingts œuvres en céramique et en verre réalisées par trente-deux artistes internationaux viennent perturber l'ordre établi de l'Hôtel de Cabrières-Sabatier d'Espéran, département des Arts Décoratifs du Musée Fabre, et semer le trouble au sein des collections reconstituant le cadre de vie d'une famille bourgeoise aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Les commissaires associés, Jérôme Frégon, conservateur du département des Arts Décoratifs et Stéphanie le Follic-Hadida, docteur en histoire de l'art, se sont prêtés au jeu des « perturbations », pour mettre en scène des œuvres chronologiquement éloignées et chambouler l'harmonie d'un décor bourgeois. L'enjeu étant de susciter un trouble fécond à destination d'un large public.

Pour le choix des pièces, Stéphanie le Follic-Hadida s'est laissée guider par son instinct, le décor déterminant l'œuvre et non l'inverse. Ainsi les appartements du comte et de la comtesse Charles Despous de Paul – qui constituent le premier étage de l'Hôtel particulier – appellent-ils instinctivement, par la richesse de l'ornementation, les tentures et les soieries, à la volupté. Le torse en terre cuite de Françoise Vergier, de même que l'installation en porcelaine et perles

de Françoise Quardon, si romantique, bien que déjà beaucoup vue, ont naturellement trouvé leur place au sein du Salon vert, écrin de repos propice aux rêveries de jeunes filles. Quant aux installations allusives de Patricia Glave et aux broderies en cristal noir de Frédéric Pagaco, elles se sont facilement glissées dans le Salon rouge, pièce de réception intime tendue de soieries. Et si dans la salle à manger règne une ambiance néo-xviii<sup>e</sup> plutôt solennelle, Elsa Sahal ne manque pas de déranger l'ordre établi avec deux figures phalliques dégoûtantes d'émail rose bombon.

Le deuxième étage, dévolu aux Arts décoratifs du XVIII<sup>e</sup> siècle, restitue l'agencement des intérieurs sous l'Ancien régime. La Vénus enveloppée du japonais Akio Takamori est posée sur une commode galbée en arbalète de l'époque Régence, non loin des vases ouïlés de Yoshimi Futamura, tandis que la *Jupe de Lady Gaga*, colonne monumentale en grès de Stephan Hasslinger, réalisée spécialement pour l'exposition, renoue avec le raffinement du Salon d'angle de style Louis XV et Rocaille. Dans la chambre décorée de meubles de dames, la sculpture murale fantasmagorique en pâte de verre et céramique de Christina Bothwell et cinq musges en porcelaine de Magali Riou invitent à l'insouciance et aux



songes. Visible par la fenêtre, la loggia en façade laisse s'épanouir, telle une crête échelonnée, une installation monumentale in situ d'Agnès Debizet. Clôture de ce second niveau, le cabinet de travail, de style néoclassique, est habité par un personnage hybride et décharné imaginé pour l'occasion par Michel Gouéry, alors qu'un tableau de porcelaine vert hypnotisant de Kuldeep Malhi, complété de déformations en verre allongues de Pipaluk Lake vient déridier la rigueur antique du lieu.

Avant de rejoindre le rez-de-chaussée – dédié aux collections de faïences et orfèvrerie languedociennes – où sont exposées les œuvres d'artistes qui jouent sur l'ambivalence de la forme utilitaire comme l'Atelier Polyèdre, Eric Hibelot, Fanny Laugier, Mimi Joung ou Anne-Lise Rioud-Sibony, le passage par l'escalier monumental vaut

"Françoise Vergier", Philippe Dagen, in Le Monde, 18 septembre 2011

Galerie

## Françoise Vergier

**Galerie Claudine Papillon**

Picasso fait si peur à ses héritiers qu'ils évitent de se mesurer à lui. Françoise Vergier a renoncé à cette prudence et se place dans la position d'une femme artiste face à l'artiste couvert de femmes par excellence, séducteur et destructeur. Dans des boîtes où elle associe dessin, peinture, reliefs, objets et néon apparaît un visage féminin divisé, fragmenté, blessé. Les allusions à des effets stylistiques picassiens – losanges d'Arlequin, déplacement des yeux ou des lèvres – sont autant de manières de retourner contre le maître ses pro-



FRANÇOISE VERGIER

pres armes. Mais ce sont aussi des signes d'attachement. C'est au cœur que Vergier a été mordue, ce qu'indiquent des terres cuites où des dents se sont enfoncées dans les ventricules qui ont des formes de seins. Amour et haine sont inséparables. Pourtant, au centre de la galerie, un grand nu féminin blanc couronné d'or se redresse. Sur cette œuvre, le regard de Picasso se serait volontiers attardé. ■ **Philippe Dagen**

**Picasso m'a mordue**, Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris 3<sup>e</sup>. Tél. : 01-40-29-07-20. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 29 octobre.

# OH ! CET ECHO

Périodique variable à durée indéterminée

## ÉCHO # 15 LE ROI DAVID

### FIAC 2010.

Grand Palais et Carré du Louvre,  
jusqu'au 24 octobre 2010,  
de midi à 20 h (et 21 h au Louvre)

FIAC CONTRASTÉE CETTE ANNÉE. Commencer impérativement la visite par le Carré du Louvre où on a la furieuse impression d'un maelström chewingommesque, celle d'un *déjà-vu* qui devient franchement éprouvant pour ne pas dire consternant. Quand une génération à venir va-t-elle balayer tout cet académisme institutionnalisé, ouvrir en grand les fenêtres, mettre fin à cette animation culturelle de paroisse laïque? Entre les références rebattues qui se limitent à la culture télévisuelle, aux *pulps*, à la bande dessinée et aux objets publicitaires, aux séries américaines, au rock et aux couvertures de vinyles, à un horizon qui se borne aux trente dernières années, ainsi que celles à *Wikipédia* pour se donner un vernis d'érudition qui ne trompe même pas un bachelier sans mention, on se prend à sombrer dans un défaitisme pénible. Une galerie fait d'ailleurs figure d'intrus: la galerie Zürcher. Elle montre un très beau tableau crépusculaire de Marc Desgrandchamps, un Dan Hayes confettiste et un mur pop de Brian Belott rafraîchissant.

Du coup, se retrouver au Grand Palais remonte un peu le moral. Non pas du côté de nos révérends contemporains, car, à part une très belle huile sur toile de Frédérique Loutz et une boîte de Françoise Vergier chez Claudine Papillon, un très beau Kiki Smith chez Lelong, un *Quantum* d'Antony Gormley et un grand tableau Baselitz chez Ropac – chacun son mauvais goût –, on se rabat sur le moderne (Max Beckmann, Unica Zürn, Diane Arbus, les Brassai chez Françoise Paviot, les petites merveilles chez 1900-2000...)

Puis vint David Hockney. Vint le moment où, l'attention flottante après deux heures de déambulation, on arriva dans l'espace de la galerie Annely Juda.

Et cet ahurissant portrait de jeune homme assis sur un tabouret (un certain Dominic Elliott que Hockney a déjà représenté sur une petite huile sur toile), impression numérique d'un grand format d'après un

dessin réalisé à la palette graphique par le maître anglais en 2008. C'est ahurissant parce que Hockney a toujours utilisé les nouveaux outils pour en tirer le meilleur (rappelez-vous les fax, les polaroids, etc.) – voire pour devenir l'étalon en la matière. Personne auparavant n'a utilisé la palette graphique avec autant de *maestria* que lui et gageons ici que les téméraires qui vont suivre dans cette voie auront beaucoup de mal à atteindre ce niveau de perfection absolue. Pour nommer encore et toujours un autre étalon artistique qui fait que la règle n'est jamais confirmée à cause de son exception même, Pablo Picasso (1881-1973), ce dernier également pouvait s'attaquer à n'importe quelle face nord imprenable, il arrivait toujours à y planter son étendard à côté de prédécesseurs tout aussi inhumains, forcément inhumains<sup>1</sup>.

Comme toujours, il y a du Ingres chez Hockney, mais aussi du Holbein, cette faculté incroyable à donner vie en quelques traits à ses modèles, à les incarner dans toute leur psychologie, et à les rendre profondément attachant. Toutes ces qualités qui

caractérisent David Hockney sont d'ailleurs tout ce que rejette l'art tel qu'il est pratiqué aujourd'hui (à quelques exceptions près, évidemment): pas d'empathie, pas de tendresse, pas d'humeurs, pas de don de soi, mais du cynisme, de la distance (le plus loin possible jusqu'à se perdre), le plus de morgue possible, avec un sourire en coin d'affranchi à qui on ne la fait pas. Hockney est d'ailleurs suspect auprès de l'amateur d'art contemporain – selon son acceptation usuelle, appellation d'origine contrôlée.

Dans son utilisation de l'outil informatique, il est tout bonnement sidérant de voir comment il crée des transparences pour obtenir une teinte d'une extraordinaire subtilité, pour faire vibrer la chair. C'est d'ailleurs très instructif sur sa manière de peindre ses tableaux en couches et sous-couches. Sans parler de la façon dont il fait monter le visage de son modèle! Il est aussi à l'aise que s'il avait eu des crayons de couleurs! Rappelons qu'avec une palette graphique, l'utilisateur ne voit pas ses mains, mais juste le dessin apparaît sur l'écran. Il opère à distance. On sent une véritable jubilation à faire et, du coup, on a une véritable jubilation à voir. On est loin des petites gouaches à deux balles, ou des trois ou quatre traits hasardeux aquarellés par des intermittents (-tentes) du spectacle.

En revanche, je suis resté un bon quart d'heure, puis repassé plusieurs fois devant le mur extérieur où ce dessin de Hockney est montré: ça n'avait pas l'air de passionner grand monde car je n'ai vu aucun « regardneur » qui aurait pu « faire ce tableau ».

Décidément, chacun son mauvais goût.

Signalons au passage qu'un petit paysage de Hockney était également accroché. Il donnait envie de voir un jour une exposition Vallotton-Hockney. On peut toujours rêver, mais il faudra malheureusement se réveiller.

PHD



Fig. 1 – Portrait en impression numérique de Dominic Elliott réalisé en 2008 par David Hockney, photographie prise sur le stand de la galerie Annely Juda à la FIAC, Paris, 20 octobre 2010.

1. Cette année, au Salon du dessin, un crétin à tête de méroü qui tient une galerie dans le Marais, dans un accès maniaco à tendance *je-ne-me-sens-plus-pisier*, déclarait avec la superbe des minables à une assemblée autour de lui: « Picasso, Picasso! Y'en a marre de Picasso. On en 2010, merde! Picasso, ça commence à bien faire! » Ce galeriste n'a évidemment pas le talent de Houellebecq pour surfer sur ce tsunami.



## Instantané art

# Images rêvées au cœur du vignoble

ÉTRANGE LIEU pour une galerie : un village du Gard, connu pour ses vignobles. Dans ce qui fut boulangerie, puis boucherie, Pascale Guillon présente des artistes d'aujourd'hui. L'exposition estivale réunit sous un titre amoureux – « Voir Eurydice » – les travaux actuels de Françoise Vergier, née en 1952, et d'Iris Levasseur, née en 1962. Celle-ci montre une dizaine de grands dessins d'une série nommée « Quelques vies de la tarentule ». Ils ont un air de réalisme, hommes et femmes, souvent en couple. Mais les postures étonnent, érotiques ou assassines. Etonne encore le degré de définition des corps, sculpturaux ou à peine perceptibles. Faits divers, images rêvées, allégories ? Tout cela à la fois, par la vertu du crayon employé avec une rare science du trait et de l'effacement.

Images rêvées encore chez Françoise Vergier. Ses expositions récentes montraient des terres cuites, têtes ceintes d'amulettes de déesses contemplatives. Ici, l'essentiel, ce sont les œuvres de cette année, boîtes où dessins, objets, sculptures et néons se conju-

guent. La forêt basse paraît évoquer une cérémonie chamanique, invocation ou exorcisme. Branches, lavis, fourrures rouges, plumes, une figure acéphale... Dans une autre boîte, un néon blanc dessine un cercle de lumière comme cabossé autour d'un admirable dessin cosmogonique – remarquable façon d'organiser la contradiction des éléments.

Quant à *La Femme de Picasso*, elle ouvre une série que l'artiste veut consacrer à la légende de séducteur et de bourreau que traîne le peintre. Contradiction encore : un pur visage féminin est rendu à peu près invisible par les taches et coupures colorées dont il est tatoué. Apparaît chez Vergier une inspiration moins élégiaque, plus violente, ironique parfois, et qui s'allie justement aux dessins inquiétants d'Iris Levasseur. ■

**Philippe Dagen**

« Voir Eurydice », Galerie Pascale Guillon, 93, rue Frédéric-Mistral, Tavel (Gard). Tél. : 06-75-89-29-17. Du mercredi au dimanche de 15 heures à 19 heures. Jusqu'au 5 septembre.

**AMIENS** ■ Le cabinet d'amateur s'installe dans l'espace public à Amiens, où le FRAC Picardie consacre une exposition à la collection de dessins de Florence et Daniel Guerlain, tandis que le Musée de Picardie accueille un échantillon de la collection d'art contemporain de Jannick Thiroux. Ces expositions, par le déplacement qu'elles opèrent du privé au public, offrent un double regard original sur l'art contemporain, mais sont aussi l'occasion de raviver une réflexion sur la relation du musée à la collection privée. L'histoire montre que leurs destins sont intimement liés. Alors qu'elle en assume le rôle pédagogique avant sa création, à mesure que se développe le musée, la collection privée s'affirme par l'originalité de ses choix, confiés à la souveraineté du goût. Devenant bientôt le contraire de l'institution qui abrite un art consacré, la collection privée reste paradoxalement le seul allié de son renouvellement. Aujourd'hui, alors que l'art contemporain est représenté et promu dans de nombreuses institutions, quel rôle la collection privée joue-t-elle dans l'espace public ? Ces expositions montrent qu'elle est toujours en avant-poste sur la création en dévoilant de méconnus talents, illustrés ici dans les surprenantes céramiques d'Elsa Sahal (au Musée) ou les exquises variétés du jeune Thomas Lerooy (au FRAC). La collection privée nourrit la collection publique. Jannick Thiroux donnera, en effet, plusieurs œuvres au Musée de Picardie.

Krzysztof Pomian, spécialiste de la question, note ainsi « *à la fois l'inséparabilité de la collection particulière et du musée, et l'incompatibilité des principes qui les régissent* » (1). En effet, leurs logi-

## Françoise Vergier, ou l'entre-deux du féminin

Entretien avec Séraphin des Prades

Où il est question de "vie et de mort". Des puissances du faux. De dualité. De masques et de simulacres. Échange entre deux protagonistes qui réfléchissent ensemble sur la fonction de l'art en général et sur l'art de Françoise Vergier en particulier.

**SdP** | Pourquoi fais-tu tout ça ? C'est une question que je me pose toujours quand je vois le travail d'un artiste. Pourquoi fait-il cela ?

**FV** | Parce que j'ai commencé et que la phrase centrale ne s'arrête pas ! Je réponds surtout à une nécessité intérieure que je vis comme une urgence à la limite de la colère. Je parviens à la transformer parce que je suis devenue ce qu'on appelle une artiste, même si je me sens comme tout le monde, tout en me demandant comment ils font eux, les autres, pour résister. Être au monde n'est pas rien. Être femme dans la société, devenir une personne entière, se débarrasser des *a priori* est déjà un gros travail.

**SdP** | Quelle est cette colère dont tu parles ?

**FV** | Je suis une révoltée qui n'en a peut-être pas l'air ! La rage me fait devenir altruiste et attentive. Je pense que tout art est au fond politique, même si je le vis comme une quête qui me construit. Je veux imprimer le regardeur malgré lui, même s'il le refuse et l'exprime par un rejet. La société étant violente, il est difficile de rester calme.

**SdP** | Quand on est dans l'art, je me dis que l'artiste creuse un sillon. Quel sillon creuses-tu ?

**FV** | L'autobiographique est indissociable de ma démarche. Je pourrais dire que le sillon est mon féminin, en tant que personne humaine façonnée par le social et l'enfance. Il est aussi la

traversée de réalités certainement pas très éloignées de celle des autres. Je fais comme un sculpteur, j'enlève les idées toutes faites pour atteindre la vérité de ce que je cherche, je creuse en m'aidant du savoir et des générations qui nous précèdent.

**SdP** | Donne-moi un exemple de transformation en objet d'art d'un événement de ta vie personnelle ?

**FV** | Ma dernière exposition chez Claudine Papillon, *Conversation avec une âme défunte*, s'est fabriquée autour de la perte d'un être cher et de mes tendres pensées pour lui. Non pas d'un point de vue négatif et mortifère si courant dans notre présent contemporain, au contraire, j'aborde ce sujet universel en essayant d'accepter la mort comme une épreuve naturelle, essentielle, qui s'intègre dans le mouvement de la vie et qu'il ne faudrait pas fuir ou rendre taboue, mais s'en approcher tout doucement, pour soi-même. La mort a un sens tout à fait conjoint à ce désir de mettre au monde un enfant qui répond, lui, à notre besoin d'immortalité. Ce désir-là est comme une puissance océanique. L'enfant est un prolongement de soi, égoïste. Nous n'acceptons certainement →

Ci-contre :  
*Conversation autour d'un bureau*,  
2006-2007. Socle, portique en bois peint, bureau,  
terre cuite émaillée, bibelots, livres, 197 x 200 x 120 cm.

### | ACTU |

*Françoise Vergier : Sur la terre comme dans le paysage II.*

Du 28 mars au 28 juin 2008.

École des Beaux-Arts et Musée départemental de l'Oise.

Carte blanche au sein des collections permanentes

(sculptures, dessins), partenariat avec l'École d'art du Beauvaisis.

"Galerie de portraits à Aulnay sous Bois", in Le Parisien, 10 novembre 2007

## Galerie de portraits à **Aulnay-sous-Bois**

**C**RAYONNÉS par la main de Picasso, sculptés dans le bois ou dans la pierre, les portraits s'exposent jusqu'au 9 décembre prochain dans la galerie de l'hôtel de ville d'Aulnay-sous-Bois. Pour son exposition annuelle, l'école d'art Claude-Monet a réuni des œuvres prêtées par de grands musées. « Du trait au buste » propose au visiteur d'explorer les liens entre l'esquisse et le travail du sculpteur, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Elle permet notamment de découvrir les œuvres des artistes qui fréquentaient le quartier de Montparnasse au début du XX<sup>e</sup> siècle (Giacometti, Zadkine, ou l'Espagnol Gargallo). On admirera aussi le visage de Beethoven modelé par Bourdelle, celui de Paul Eluard croqué par



(L.P./WENAEI BOURDON)

Jean Cocteau ou encore l'ovale gracieux de Juliette Gréco, taillé par le sculpteur Achiam. En écho à cette exposition, l'espace Jacques-Prévert propose chaque week-end une programmation cinéma autour du portrait, et l'espace Gainville présente les clichés du photographe Francesco Gattoni.

*Jusqu'au 9 décembre, tous les jours de 14 heures à 18 heures (fermeture le 11 novembre), galerie d'exposition de l'hôtel de ville. Entrée libre.  
Renseignements :  
01.48.79.65.26.*

Galleries

# La vie la mort selon Vergier

Installations, sculptures, dessins, pour « converser avec une âme défunte »

**D**es œuvres qui montrent la mort, généralement de la façon la plus dure, l'art actuel en est saturé jusqu'à la nausée. Des œuvres qui méditent sur le deuil et sur ce que le passage du temps fait à la douleur d'une perte, on n'en connaît guère. C'est qu'il est bien plus facile d'exhiber que de suggérer.

La grande qualité des dernières réalisations de Françoise Vergier tient à ce pouvoir de suggestion qui donne à éprouver l'absence, la souffrance qu'elle suscite, mais encore ses transformations, le glissement du disparu dans la mémoire. L'exposition se nomme « Conversations avec une âme défunte ». Elle se compose d'installations, de sculptures et de dessins.

Une pierre grise, ramassée près de l'atelier, évoque la forme du crâne. Autour d'elle, tout n'est qu'évocations légères, métaphores, allusions intimes. A des branches coupées sont attachés des grelots qui sonnent à chaque pas d'un visiteur. Aux grandes têtes de femmes en terre cuite émaillée sont fixées des dizaines de petits objets, brelo-



« Conversations autour d'un bureau » (2006-2007).  
197 x 200 x 120 cm. AVEC L'AMABLE AUTORISATION DE LA GALERIE CLAUDINE PAPILLON

ques, perles, jouets, fragments divers. Les sculptures, ainsi recouvertes d'offrandes minuscules, se changent en reliquaires chamarrés, noués de rubans multicolores. De hautes charpentes les soutiennent. L'une d'elles porte des piles de livres, dont les titres sont inscrits sur les montants de bois. Tous contiennent le mot « mort » ou le mot « vie ». Des jeux subtils se créent entre le noir et blanc de certains émaillages et l'explosion des couleurs dans d'autres pièces. Les dessins au fusain et à l'encre y participent à leur tour.

La mort se fonde, si l'on peut dire, dans la nature et dans les éléments. « J'ai eu l'impression étrange de participer à la guérison du monde », écrit Françoise Vergier. C'est en effet ce sentiment qui s'installe, du côté d'une magie apaisante dont les œuvres sont rarement capables. ■

PHILIPPE DAGEN

« Conversations avec une âme défunte », galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris-3<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Arts-et-Métiers. Tél. : 01-40-29-07-20. Du mardi au samedi de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 8 décembre.

"Françoise Vergier", in Contrepoint le Louvre, 1er décembre 2005

# Contrepoint

Louise Bourgeois  
Johan Creten  
Jim Dine  
Paul-Armand Gette  
Huang Yong Ping  
Bertrand Lavier  
Anne et Patrick Poirier  
Françoise Quardon  
Elmar Trenkwalder  
Françoise Vergier  
Jean-Luc Vilmouth

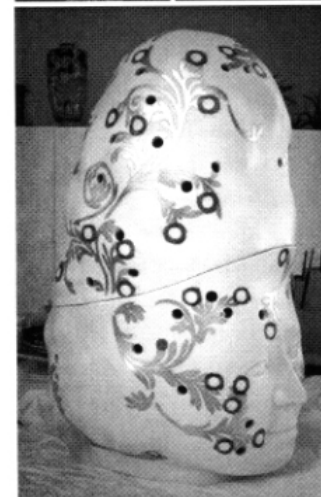
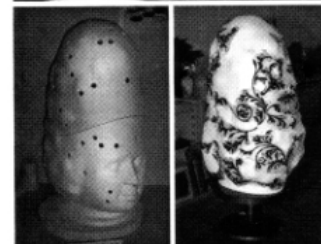
**Du 1<sup>er</sup> décembre 2005  
au 20 février 2006**  
Département des Objets d'art, aile Richelieu, 1<sup>er</sup> étage

## De l'objet d'art à la sculpture, porcelaines contemporaines

Le deuxième volet du parcours Contrepoint traite de la porcelaine contemporaine, et est exposé dans le département des Objets d'art du musée du Louvre. Ce projet a été réalisé en étroite collaboration avec la manufacture nationale de Sèvres, qui accueille depuis plus d'un an dans ses ateliers Johan Creten et qui a travaillé directement avec cinq autres artistes : Paul Armand Gette, Bertrand Lavier, Françoise Quardon, Huang Yong Ping et Françoise Vergier. Puisqu'il s'agit ici de porcelaines contemporaines, il nous a semblé naturel que leur présentation ait lieu au sein du département des Objets d'art. Ce département, mal connu du grand public, permet de découvrir, du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle, les chefs-d'œuvre des arts décoratifs. Le passage à travers les siècles et les nations, la diversité des techniques abordées ainsi que la contextualisation des objets proposent un cadre particulièrement stimulant pour l'art contemporain.

Les six artistes choisis l'ont été soit en fonction de leur expérience de céramiste, soit en raison de la spécificité d'une démarche incluant la question de la définition et du statut de l'objet d'art. Les lieux de présentation ont été retenus en accord avec les artistes et les conservateurs, soit pour mettre en valeur les œuvres choisies, soit pour inciter le public à découvrir des œuvres insolites ou des salles peu visitées dans le musée. Afin de compléter cet ensemble de nouvelles productions, et de rendre compte de l'ancienneté de l'engagement de la manufacture de Sèvres vis-à-vis de l'art contemporain nous avons ajouté, dans le parcours, des œuvres réalisées antérieurement : celles de Louise Bourgeois, d'Anne et Patrick Poirier, de Jim Dine et de Jean-Luc Vilmouth, qui présentent des affinités avec les nouvelles productions et permettent de créer un dialogue fructueux avec les collections. Sont également présentées deux céramiques monumentales de l'artiste autrichien Elmar Trenkwalder, dont une a été conçue spécialement pour la rotonde Jean de Boulogne.

Françoise Vergier



*Le Triomphe de Flore*

**TELERAMA SORTIR N° 2864 - 1<sup>er</sup> DECEMBRE 2004**

**FRANCOISE VERGIER :  
PIED A TERRE, TERRE DE FEU,  
FEU FOLLET**

Jusqu'au 20 déc., 11h-19h (sf lun.,  
dim.), galerie Claudine-Papillon,  
13, rue Chapon, 3<sup>e</sup>, 01-40-29-07-20.  
Entrée libre.

**TT** Sur ses terres de Grignan,  
Françoise Vergier poursuit son  
magnifique travail de sculpture  
et de céramique. On retrouve,  
à la galerie Papillon, une suite  
de ses torses féminins,  
bustes et visages de femmes  
accompagnés de dessins au  
fusain et de créations en verre.  
Une invention joyeuse.

"Françoise Vergier, hors du temps", Philippe Dagen, in Le Monde, 20 novembre 2004

Le monde le 20 novembre 2004 par Philippe Dagen

## Françoise Vergier, hors du temps

Dans ses sculptures les plus récentes, Françoise Vergier a atteint ce qui est sans doute le bonheur suprême : elle donne naissance sans aucune hésitation, sans aucune concession, à des œuvres hors normes. Elle travaille avec une netteté et une simplicité qui ont de quoi laisser pantois. Ses grandes têtes polychromes sont des figures allégoriques des éléments et des émotions comme on en avait plus vu depuis les Della Robbia, voici quelques siècles. Son installation dédiée à Diogène et aux cyniques réunit autour d'une idée des animaux de terre cuite, une grande jarre et quelques livres contemporains. A l'intérieur de cloches de verre sont enfermés des paysages presque chinois, mais aussi bien un grelot et des formes au modelé érotique. Une machinerie métallique fait tourner des planètes dans une cosmogonie imaginaire digne d'un cabinet de curiosités de la Renaissance.

Il y a là une façon aussi élégante qu'efficace de se dégager de l'époque pour rejoindre Athènes ou Florence ou, plus simplement, pour s'en aller retrouver la nature, du microcosme au macrocosme, du dessin d'une feuille morte à la course des planètes. Ce qui fait de cette exposition un grand plaisir.

**Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris-3<sup>e</sup>. Tél. : 01-40-29-07-20.  
Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 20 décembre.**



nîmes

**FRANÇOISE VERGIER**

Carré d'art-Musée d'art  
contemporain

6 février - 2 mai 2004

Première exposition monographique importante depuis celle des Galeries contemporaines du Centre Pompidou en 1995, l'exposition organisée par Françoise Cohen, directrice du Carré d'art, donne à voir un large panorama de l'œuvre de Françoise Vergier. Née en 1952, cette artiste développe un parcours singulier qui voudrait être ici sous l'égide du cynisme. Convoquant la citation, dans la salle avec Diogène de Sinope qui termine le parcours, on comprend le principe de la « falsification de monnaie » dont le philosophe avait fait sa devise. Les murs jaunes sont ponctués d'étoiles émaillées de petites dimensions (environ 10 cm) qui n'arrivent pas à créer une constellation qui nous ferait vaciller. Le socle du « bureau de Diogène », recouvert de citations calmement tracées à la craie, reste dans le goût général d'un dispositif qui s'amollit par la surabondance. Si les « racines d'une authentique sagesse fouillent le ventre d'abord, la tête ensuite », ici la tête semble avoir primé le ventre, et l'ensemble tourne trop souvent au charmant. Cela vient sans doute de la quantité des œuvres, qui auraient gagné à être resserrées. Par exemple, la Salle de l'horizontale, dans sa concision, a un impact très poignant. Avec un court film vidéo de 6 minutes montrant une jeune femme, un enfant et des chèvres, filmés de façon à la fois domestique et archaïque, proche des Straub et Huillet, un dessin et une terre cuite (le Corps Montagne, 2001-2003), l'essentiel est dit.

Les dessins sont poignants, dans leur tracé au fusain qui fait émerger des visages dans des paysages, un peu comme dans la peinture chinoise Song (11<sup>e</sup> siècle), ce qui se dilue dans la succession ; la Salle des Paysages irrigués atténue dans la répétition ce qui fait la force de chaque œuvre. La Salle du giron donne à voir de puissants torsos féminins dont le prolongement aux hanches met en scène les prééminences matricielles. Seins, ventre, fesses semblent formés à la fois par l'affaissement et la tension de la terre cuite émaillée.

La technique est maîtrisée, que ce soit la céramique, le dessin ou le verre. La Salle des solitudes, composée des Traversées cosmiques (2002-2003), c'est-à-dire six têtes en terre cuite placées sur une orbite de métal suspendue, et du Sel des parents (1995), sorte de panier de parchemin contenant deux crânes humains, provoque un choc tout de suite atténué par l'aspect stylisé des visages.



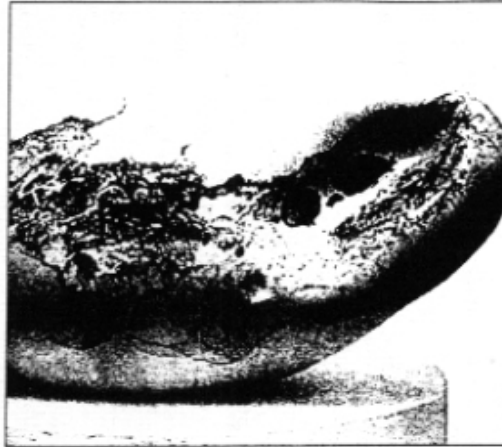
Françoise Vergier. «Le vent du nord dit "Pense"». 2003. Terre cuite, perles

La Salle des conjugaisons, qui inaugure l'exposition, laissait envisager une maîtrise de l'espace qui malheureusement se perd sur la longueur. La vingtaine de pièces de verre réalisées avec le Cirva en 2003 semblent des urnes funéraires disposées à hauteur d'yeux sur deux socles longs de sept mètres formant un angle. Hybridations réussies de verre et de terre, ils ont pour titres des verbes conjugués à la deuxième personne. Tu transformes, Tu as, Tu protèges, autant d'adresses dont nous sommes les destinataires provisoires.

Marie de Brugerolles

**SAINT-RESTITUT**

## Lithos / Françoise Vergier



L'exposition de Françoise Vergier, organisée par Lithos, est la première présentation, dans ce nouveau lieu de l'art contemporain, d'une artiste qui vit et travaille en région Rhône-Alpes. C'est en présence de M. Armand, maire de St Restitut accompagné de plusieurs conseillers, de M. Limonta, conseiller général, d'Alix toujours fidèle à toutes les manifestations de Lithos, d'habitues et de nombreux amis de l'artiste que Françoise Vergier a présenté une sélection d'œuvres réalisées depuis 1997.

Originaire de Grignan où elle travaille face à un magnifique paysage de la Drôme Provençale, Françoise Vergier sculpte la terre, le verre et le paysage. Femme sculpteur, elle utilise la classique ronde bosse. Son œuvre parle de la naissance et de la mort et ses sculptures renvoient souvent à la figure de la mère et à la beauté féminine.

A la manière des peintres lettrés chinois, Françoise Vergier réalise une œuvre qui, avant d'être philosophique est une œuvre d'artisanat qui passe par les secrets d'ateliers.

A la maison de la cure, 12 œuvres sont présentées dans trois salles rénovées.

A mi chemin entre l'objet et sculpture, les terres cuites, verres et dessins font apparaître de façon récurrente son intérêt pour les parties

du corps les plus significatives : tête de la Camarde, torses de Narcisse et Marsyas, cœur de terre. Elle conjugue le masculin et le féminin avec Tu sais, Tu reconnais. Ces pièces, fruit d'une collaboration avec le centre international de recherche sur l'art du verre à Marseille, (CIRVA) sont constituées d'un élément de terre cuite émaillée recouvert d'un globe de verre, résultat d'une vraie prouesse technique. Entre deux épaisseurs de verre se déploie, telle une anamorphose, un paysage de tous les temps, dans une multiplicité de transparences. Ses paysages, symbiose entre les vallonnements de son proche environnement, la lune, les nuages et son paysage intérieur sont, plus qu'une représentation, l'évocation de la présence humaine et du cosmos, dans l'attente d'une naissance ou peut être une renaissance, réconciliation de l'homme avec le monde. «L'art de Vergier, ainsi, s'impose comme une morale : son esthétique est d'abord une éthique».

**Exposition jusqu'au 25 avril, ouvert du mardi au vendredi de 15h à 18h et samedi et dimanche de 10h à 12h et de 15h à 18h sur rendez vous.**

A noter : vendredi 23 avril à 20h30, maison de la cure, entretien-conférence, Françoise Vergier et Claudine Papillon, galeriste.

*bonne  
mei 2004 .*

## Six œuvres et deux artistes pour une exposition dense

**FRANÇOISE VERGIER ET PHILIPPE COGNÉE.** Galerie Saint-Séverin, 4, rue des Prêtres-Saint-Séverin, Paris 5<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Saint-Michel. Tél. : 01-56-24-46-29. Du mercredi au dimanche, de 15 heures à 19 heures. Jusqu'au 28 mai.

C'est une brève exposition dans une très petite galerie – une seule pièce et la vitrine. C'est d'ailleurs le lieu où l'association Art, culture et foi organise, sans but lucratif, des expositions d'art contemporain sur des sujets choisis dans l'iconographie du christianisme.

Cette année, il s'agit du voile de Véronique. Les invités de mai se nomment Françoise Vergier et Philippe Cognée. La première présente deux sculptures et un fusain, le second trois aquarelles. Leurs œuvres ont été pensées et exécutées en fonction du sujet, qui est celui, si difficile, de l'apparition d'un visage.

Deux yeux s'ouvrent parmi les lignes et les ombres, les arbres et les collines d'un paysage que Françoise Vergier a dessiné dans un cercle, microcosme et cosmogonie réunis en un dessin admirable. Les parois minces de ses sculptures, que l'on prend d'abord pour des vases, s'arrondissent et se modelent en formes humaines, où le

regard croit reconnaître des visages, des épaules, des flancs, la courbe d'un ventre. La terre cuite a des couleurs claires de chair. Il faut tourner tout autour pour en mesurer la puissance d'évocation, qui procède légèrement, grâce aux jeux de la lumière sur la matière.

Philippe Cognée a mouillé d'eau de grandes feuilles de papier et commencé à tracer en une seule couleur, en rouge ou en vert, un portrait d'homme. Les lignes et les taches d'aquarelle se sont aussitôt diffusées et diluées dans l'eau. En flottant, les traits se sont en partie déformés. Les couleurs se sont étalées et, en séchant, se sont déposées en lignes irrégulières. Plus question d'habileté ni de maîtrise d'un procédé : la peinture part à l'aventure et le peintre abandonne ses repères. Plus question de ressemblance obtenue en respectant la physionomie du modèle, mais d'une autre ressemblance, détournée et, si l'on peut dire, sous-entendue. Les trois œuvres que Cognée expose sont celles qu'il a conservées de son expérience, d'autres ont été déchirées parce qu'elles manquaient à ses yeux de pouvoir de révélation. Voilà. C'est tout. Une petite exposition dense et convaincante, un court moment de grâce.

*Philippe Dagen*

PARIS

## FRANÇOISE VERGIER

CENTRE GEORGES  
POMPIDOU

This exhibition—the first retrospective of Françoise Vergier's work—included 70 rarely seen pieces dating from 1980 to 1995. The large number of works presented could perhaps be attributed to the fact that Vergier typically works on a small scale, with the exception of the life-size statues of women she sometimes sculpts.

In Vergier's work one finds evidence of her sensitivity to nature, her affection for literature, and her loving relationship with her child. Despite this personal aspect of her oeuvre, some of her work retains a link to Conceptualism. The early pieces that appeared in this show—which date from 1980 to 1987 and can be broken down into various elements (drawings, photographs, letters, and solid-steel parallelepipeds)—can be exhibited in many different ways. References to art history or poetry are integral to the artist's modest, sober approach in a number of works, including *Le Poids et la mesure (Château sous la neige, Gustave Courbet)* [Weight and measure (castle under snow, Gustave Courbet), 1984–85], *Vermeer (ou Françoise Vergier et la Pièce ancienne)* [Vermeer (or Françoise Vergier and the ancient coin), 1986] and *Souvenir (Hölderlin)* [Souvenir (Hölderlin), 1987].

In the more recent pieces, Vergier has avoided cultural references, achieving a highly original and deeply expressive formal quality. She has fashioned, for example, painted limewood reliefs that resemble medallions. Each is about a foot across and covered with a piece of convex glass that accentuates the roundness of the form depicted underneath. The sub-

ject might be breasts, as it is in *Jamais deux sans trois* (Never two without three, 1989), a woman's belly, as in *Bouzon*, 1991, or a heraldic form in the shape of a penis, with a gilded metal fly perching on it, as in *Masculin* (Masculine, 1992). Small sculptures pay homage to ancient fertility goddesses, and their bellies and breasts may even proclaim themselves masters over a male sex imprisoned under a glass bell jar, as in *Le Jugement de Paris* (The judgment of Paris, 1992–94). This unexpected aggression, appearing suddenly where there had been no sign of a feminist agenda, was rather surprising. One wondered whether the preciousness of certain objects, for example the bell jars enclosing landscape drawings as meticulously detailed as old-fashioned miniatures, reveals a desire to impose a certain order on the world—perhaps to envision a predominately feminine universe. The painted limewood sculptures of women, perhaps modeled on the artist's own body, have the hieratic quality of statues dedicated to a goddess. Their apparent perfection distances them from the viewer, inspiring as much unease as admiration. In these, as in much of her work, Vergier strikes at the very heart of her subject.

—Anne Dagbert

Translated from the French by Warren Niedluchowski.



Françoise Vergier, *L'Incarnée (The incarnate)*, 1993–95, limewood and oil paint, ca. 72½" in height.

## → Françoise Vergier

On a pu voir certaines de ses œuvres dans l'expo *Féminin-Masculin*. Il s'agit pourtant ici de la première grande rétrospective du travail de Françoise Vergier avec au total plus de 70 sculptures, objets et dessins de l'artiste française. Discrète et secrète à la ville (comme en témoignent ses rares expositions), impudique et érudite dans son art, Françoise Vergier peint et sculpte l'amour, le corps autour de thèmes et d'images liés à la féminité, à la sensualité, et à la dualité sexuelle des êtres, parfaitement incarnée par l'utilisation du bois et du métal dans la plupart de ses œuvres. Formes lisses et protubérantes, couleurs naturelles et délicates : le monde de Françoise Vergier vous violente en toute douceur. Les thèmes de la sexualité et du corps collent à l'air du temps, mais ici, pas de vision morbide. La dualité féminin-masculin est productrice d'énergie créatrice, pas de confrontation. Comme elle l'écrit, "un et un, ça fait trois. Ce que l'on crée, c'est le trois..."

**Centre Pompidou, r. Beaubourg,  
jusqu'au 19 mars.**

## FRANÇOISE VERGIER

Centre Georges Pompidou  
novembre - 19 février 1996

quelque chose d'un mystère entre-  
ouvert est à l'œuvre chez Françoise  
Vergier qui exalte tant l'idée de  
secret que celle d'initiation. Sans  
doute est-ce ce qui explique son  
extrême discrétion. A caractère  
respectueux, cette exposition est  
l'occasion d'aller enfin à sa  
rencontre. L'ensemble des  
œuvres, cinq sculptures grande  
taille réalisées entre 1990 et  
1995, qui en introduit le parcours,  
présente immédiatement le ton.  
Figures en bois de tilleul peint, nues  
et assises, les yeux clos, la pose  
montre acrobatique, ces sculp-  
tures s'offrent à voir, selon le cas,  
«déliés», «repoussantes»,  
«étranges», «insondables» ou «incar-  
nables». Entre allégorie et symbole,  
pourrait-on dire. A ceci près que  
l'art de Vergier, privilégiant le vivant  
sur le mécanique, est plutôt du  
côté de celui-ci que de celle-là.  
En art est en effet requis par une  
dynamique organique, et le mys-  
tère en question est ici celui de la  
résolution.

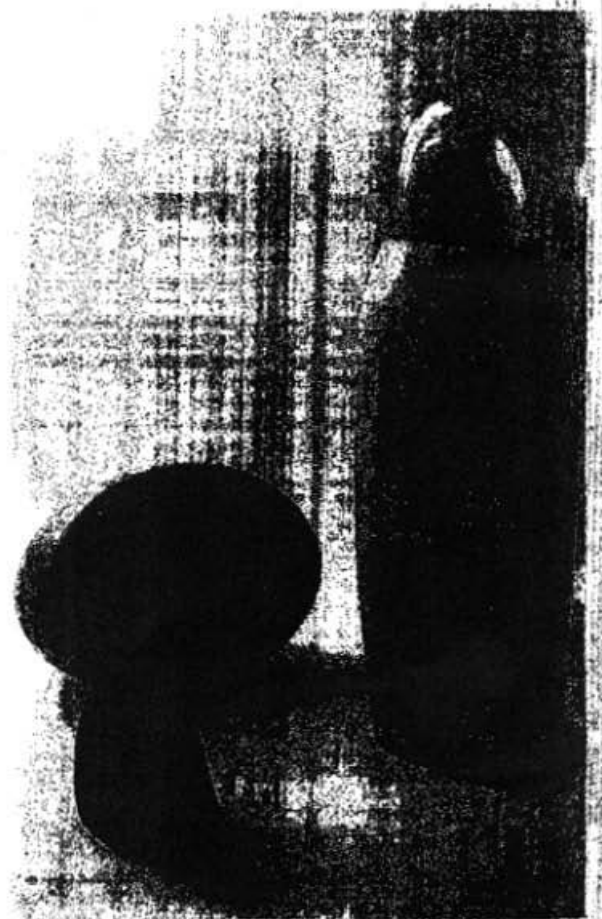
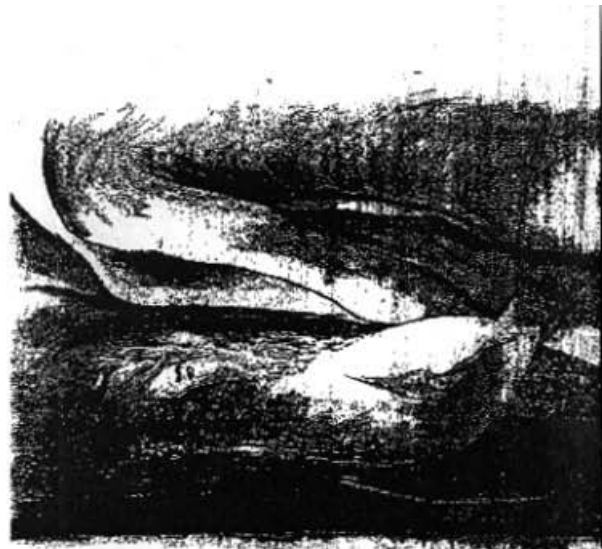
Le geste d'une culture qu'elle n'a de  
vaine de convoquer et d'un savoir-  
faire qui veut se faire savoir,  
l'œuvre de Françoise Vergier se  
compose depuis une quinzaine  
d'années de toute une production  
d'installations, de sculptures-objets  
et de dessins qui jouent sur le  
nœud allusif des relations ambiguës  
entre la vie et le mort, le corps et  
l'esprit, le retenu et le divulgué. A  
l'origine prend place une pièce  
essentielle, qualifiée par l'artiste de  
*Pièce ancienne* (1981-1987), qui  
fonctionne comme clef de voûte de  
l'édifice. Déclinée par la suite en  
plusieurs exemplaires, celle-ci  
conjugue peinture et sculpture.  
Une pièce de bois peint en forme  
de U à l'intérieur duquel est inséré  
un élément de métal. Archétypale,  
cette œuvre opère comme modèle  
symbolique d'une union désirée et  
souligne la part sensuelle récur-  
rente qui caractérise la démarche  
de l'artiste.

La plupart des œuvres de Françoise  
Vergier en appellent ainsi à la combi-  
naison — voire à la collusion — de  
matériaux divers, sinon opposés :  
bois, acier, bronze, verre, corne,  
perles, terre cuite, etc., que l'artiste  
s'applique à unifier de façon quasi  
alchimique. Les objets qu'elle  
construit trouvent alors leur para-

doxale identité dans la façon dont  
ils sont ainsi unifiés tout en étant  
composites, et de paraître pour une  
formulation universelle alors même  
qu'ils résultent de la condensation  
des éléments d'un langage très per-  
sonnel. Qui plus est de notations  
éminemment autobiographiques,  
ainsi que le révèle les différents  
écrits de l'artiste.

Dans cette qualité-là, et à la diffé-  
rence des installations qu'elle a  
constituées en hommage à certains  
grands peintres, titrées *Noms*  
(1984-1987), l'ensemble des sculp-  
tures-objets que Françoise Vergier  
a réalisées depuis la fin des années  
80 nous apparaît comme le meilleur  
de son œuvre. La résistance que  
celles-ci offrent à l'analyse les tient  
en dehors de toute atteinte.  
D'autant que les protège sinon un  
écran de verre bombé — *Passivité*  
(1988), *L'Attache aveugle* (1990),  
*Comme ça* (1992), etc. — du moins  
un travail de finition en surface  
d'une perfection glacée — *Je suis  
ton labyrinthe* (1993-1994). Frap-  
pées en cela d'intemporalité, elles  
gagnent la dimension d'objets  
rituels. *Féchettes* n'est-il pas le nom  
que donne l'artiste à un lot de  
quatre petites sculptures récentes ?  
Si le maniérisme de leur confection  
poussé jusqu'à l'extrême risque  
chaque fois de les faire basculer  
dans le kitsch, il n'y réussit pas parce  
que leur caractère insolite l'emporte.  
Les «rencontres» impossibles que  
ces sculptures-objets organisent  
nous attirent et nous interrogent.  
Elles excitent nos sens parce  
qu'elles se refusent à en produire  
un qui soit défini. Elles excitent  
notre curiosité parce qu'elles ne  
nous offrent aucun signe de recon-  
naissance, alors qu'il est de la nature  
même du symbole d'en proposer.  
Enfin, elles excitent notre pur plaisir  
esthétique parce qu'à l'inverse  
d'une œuvre célèbre, elles sont une  
prière à ne pas les toucher. Tout à la  
fois ambiguës, équivoques, inson-  
dables, les œuvres de Françoise  
Vergier font plus que l'éloge de  
l'étrange : elles célèbrent l'énigme.  
«*La grande énigme humaine et le  
secret du monde !*», s'exclamaient  
Victor Hugo.

Philippe Pigue



"Les femmes grandeur nature de Françoise Vergier", Manuel Jover, in Beaux-Arts Magazine, janvier 1996

## LES FEMMES GRANDEUR NATURE DE FRANÇOISE VERGIER

Essentielle et secrète, l'œuvre de Françoise Vergier n'a jusqu'à maintenant été montrée que partiellement. *La Pièce ancienne* (1981), peinture à l'huile sur métal cerclé de bois, révèle l'attention qu'elle porte aux origines par une pratique du «beau métier». Son vocabulaire s'établit sur le mode de la citation où les *Noms* se réfèrent à des phases de l'histoire de l'art alors que mythes et mythologie personnelle se mêlent dans des œuvres comme *le Songe de Vergier* ou *Muse archaïque*. A travers la série des *Femmes*, personnages grandeur nature en bois de tilleul peint, se déclinent les différentes faces de l'être féminin évoqué par Rimbaud dans la «Lettre du voyant» : «la délicieuse, «la repoussante», «l'incarnée»... Le catalogue est le premier ouvrage consacré à l'artiste (ill., *Dans la tête comme dans le ventre*, 1992). Centre Georges Pompidou, piazza Beaubourg, 75004 Paris, tél. : 44 78 12 33, jusqu'au 19 février.



## L'art en fusion

*Le Centre Pompidou présente un ensemble d'œuvres de Françoise Vergier. Une rencontre magique entre peinture et sculpture*

En marge de la grande exposition « Féminin Masculin », le forum offert aux œuvres de Françoise Vergier fait figure de bain de jouvence : amour et art semblent y cohabiter en parfaite harmonie. L'expérience de la maternité, l'image d'un ventre rond et fécond, cette « mesure féminine », cette recherche perpétuelle de l'origine président aux travaux de cette artiste rare et discrète. Les domaines de la peinture et de la sculpture vivent ici dans une totale fusion, essai réussi d'un art hybride qui pare les œuvres d'un facteur intemporel et d'une puissance évocatoire troublante. Le mariage entre corps et paysage dans des effets de miroir apparaît également comme l'un des axes fondateurs de cette œuvre dense. « Oui j'ai dit oui je veux bien oui » : au-delà du simple acquiesce-



« Petites Prières »,  
1990-1991

H. BENOIST/ARTISTES

ment contenu dans le titre, Françoise Vergier construit un formidable champ d'expériences et instruit une sensibilité subtile dans ses visions d'un monde fortement sexué. Ici, le parcours chronologique et rétrospectif disparaît au profit de différents groupements d'objets de même nature ou plutôt habités d'une même parenté.

Des pièces révèlent une singulière statuaire évoquant l'objet précieux ou le bijou enchâssé.

D'autres œuvres optent pour le modèle héraldique du blason comme ce bas-relief de 1990 intitulé « Azur ». A l'entrée de l'exposition un groupe de femmes-sculptures attend le visiteur, à l'image des Parques porteuses de toutes les destinées.

*Philippe Carteron*  
Jusqu'au 19 mars. Galerie Sud Mezzanine.  
Centre Georges-Pompidou. Paris 4<sup>e</sup>. 44-78-12-07.